

Maciej Niemiec

## Poèmes

traduits du polonais par Isabelle Macor-Filarska  
et par Fernand Cambon

Écriture à la main, carte imprécise  
du pays qu'habitent les âmes  
des mots lus et prononcés –  
Mandelstam, Dylan Thomas, Wojacek  
disent à nouveau ce qu'ils ont toujours dit :  
retrouvant la rime de misère avec gloire,  
pour survivre à ton poème, tais-toi.

Pour survivre à ce poème, je dois me taire,  
retrouvant la rime de misère avec gloire  
dire à nouveau ce que j'ai déjà dit :  
lutter pour la vie avec ce dont la vie n'a cure  
pas pour ceux qui comptent les profits et les pertes  
de leur métier, dans l'espoir éternel  
d'une concession qui suffit à une tombe ;

si tu veux que le poème te survive, parle.

IV 1994  
(Traduction : I. M.-F.)

Les fleurs d'acacia sentent bon, tombent, pourrissent sur le trottoir. –

Ça ne peut pas durer à l'infini. On ne coupe aucun fil  
car au bout quelqu'un attend, dans l'écouteur une voix  
lointaine, l'écriture plus ou moins lisible d'une lettre

*La pensée de ta vie bizarre ne me quitte pas un instant.*

Ça ne peut pas durer à l'infini – un jour au bout du fil tu ne sentiras  
plus que le vent, étranger, libre,  
dans l'écouteur on entendra,

*le numéro que vous avez demandé n'est plus attribué.*

Et la dernière goutte de l'averse s'écrase sur le toit mince  
de la véranda dans l'obscurité dehors.

1987

(Traduction : I. M.-F.)

## AU DEHORS

1

Dans la pièce fermée, horloge ouverte  
on est l'aiguille  
de la lumière si vite écoulee  
la lampe, le carreau fêlé de la table  
aux formes gentiment familières  
l'ennui agrandit l'image  
trop présente, si parfaitement connue.  
Les paroles de qui parle tout seul  
n'ont pas d'importance,  
c'est pourquoi les anges avant l'aube  
le prennent par le bras  
et il s'approche des portes de verre de la véranda  
qui donnent sur le levant,  
la flamme brûle les broussailles givrées.

2

La main compare à elle la feuille qui se consume,  
le vent souffle et les feuilles du sentier  
se jettent au visage de celui qui va.  
Sur l'arbre haut la lumière des étoiles,  
dans cette lumière de décembre les yeux gèlent.  
On ne le sait pas avant,

c'est après avoir trébuché  
qu'on a la certitude du mouvement  
et pour survivre à l'automne  
il faut concentrer la finesse du brouillard  
en un nuage tangible comme un enfant  
qui court au crépuscule parmi les châtaigniers  
et qui agite les bras  
dans le manteau sombre de ses yeux fermés.

3

Avant le soir la lumière s'incline  
et prend le poids des images  
du monde qui se perd, de chaque instant  
de clarté qui passe  
elle les pèse puis les abandonne  
à l'éternité de la nuit miséricordieuse.  
Abandonner le présent  
c'est trop d'économie.  
J'ai arrêté l'alcool, ça va marcher  
cette fois, le temps va s'écouler,  
la nuit est habitude de ce qui passe.  
Si l'espoir repose sur l'oubli  
on attend dans une tension fragile,  
tout au bord de la table près du coude un verre.

4

Pièce trop froide pour une pensée claire,  
derrière la vitre le dessin douloureux  
des branches d'acacia sans feuilles.  
Saisie dans le cadre dur de la fenêtre,  
la lumière de l'air se consume.  
Après-midi brumeux. Si tu vas là-bas  
où le chemin de broussailles  
à l'ombre des murs tourne vers la route  
tu deviendras partie du paysage :

une silhouette sur la route. Si tu restes ici,  
tu devras te mouvoir avec prudence  
autour de la bulle de verre qui croît  
au-dedans. Si tu la brisais,  
il y aurait en toi plein de verre.

5

En ce temps-là je parlais trop avec moi-même  
pour écouter autrui sans me sentir coupable,  
des semaines entières sans sortir  
trouver un équilibre dans l'espace du vers ?  
Enfin je ne savais plus  
ce qui était la cause, ce qui était l'effet.  
Le même jour se déclinait chaque matin  
dans une lumière, un frémissement un peu autres,  
une baignoire blanche dans le jardin dévasté  
réelle comme des yeux à la fenêtre.  
De la fenêtre coulait un froid qui détachait du fond  
le rouge carminé d'un sac de paprika hongrois.  
Sortant à la boîte à lettres seulement  
je disais à la neige : oui, c'est ça.

1979-1980  
(Traduction : I. M.-F.)

## GRIFFONNÉ SUR UNE FEUILLE

Oui, bien sûr, je me pose des questions  
sur moi et sur toutes choses, sur la vie  
etc. et encore une fois je décide d'être  
celui qui aujourd'hui ne touchera même pas  
cette bouteille d'anjou blanc glacé,  
malgré tout, excuse-moi, je mets mes chaussures  
pour aller en acheter une autre.

1994  
(Traduction : I. M.-F.)

FROISSÉ COMME une feuille de papier  
le souvenir. Et se touchent  
les mots, que je ne sais pas assembler,  
les images éparses n'en font qu'une,  
inexplicable.

1995  
(Traduction : F. C. et l'auteur)

## DU MEGA DIAKOSMOS DE LEUCIPPE

pour Pawel Huelle

Les poumons luttent pour respirer  
et prennent la nicotine.  
Des comprimés en guise d'amour.  
Les livres ne sont pas en guise :  
à nous donnée, ils sont une deuxième  
vie presque idéale...

L'art ne nous sauve pas  
mais nous absout quand même.  
Je regarde droit dans l'ampoule,  
et voyant comment dans le vide  
tournent les atomes, je pose  
mon verre et vais dormir.

L'éternité est-elle seulement  
l'un des postulats  
que produit l'esprit  
pour trouver une limite ?

Est-ce que toi aussi, tu t'éveilles  
avant l'aube, dans l'obscurité  
pensant à l'espace  
que tu dois franchir –

un peu plus de dix pas de la chambre  
à la cuisine sont-ils une expédition  
incertaine et longue, le verre  
d'eau minérale pure  
qui est au bout, le seul  
éphémère salut ?

1995

(Traduction : F. C. et l'auteur)

## NEIGE SUR LE PALATINAT

Le train traversait la Hesse, le Pays de Bade, à gauche les collines de l'Odenwald, avec les châteaux sur leurs sommets boisés et la somnolence et le crépuscule réduisaient le paysage à des ombres, fugitives et incorporelles, peut-être même à des songes – les maisonnettes sur les pentes, les troncs noirs, les branches torsées hivernales. Je pensais ou je rêvais que je pensais : que sont les ombres du temps face à la durée de l'instant ; et la voix de l'instant répondit : « Si tu n'avais pas dormi, tu souffrirais à présent davantage, non parce que quelque chose aurait changé, mais de ce que quelque chose aurait trop peu changé. » La neige s'était mise à tomber sur le Palatinat, ténue, s'épaississant et, ne voyant plus la terre derrière la fenêtre, ne sachant pas quelles étaient ces montagnes, ces rives, quelle vague blanche battait contre la vitre du wagon, avançant dans la tourmente en pays inconnu, je pensais que le temps c'est la distance, incertaine dans la tourmente, je pensais à la maison : sera-ce la gare de Forbach ? Rentrerais-je en France ?

1994

(Traduction : F. C. et l'auteur)

CES DEUX PIÈCES, au levant et au couchant,  
entre elles le long couloir, la cuisine et la salle de bain,  
cela a-t-il pu devenir un monde ? Pour nous, celui

où l'on passe plus lentement, dans lequel peut durer  
ce qui s'oppose au bruit du monde extérieur –  
le vrai silence se compose en effet d'échos

de ce qui nous étoffe : le cliquetis de la vaisselle après le dîner,  
la musique des cassettes, la conversation, l'amour, la dispute,  
l'eau qui tombe dans la douche et même

le claquement de la porte avant le prochain retour.  
Ce n'était pas un lieu tranquille, mais il grandit peu à peu  
comme tout petit monde qui veut connaître sa cause.

Les bruits extérieurs : le chantier côté cour, l'animation  
de la rue Thiers de l'autre, ce n'était pas ça, même pas la cassette  
qui, parfois jusqu'à une heure tardive, dans la pièce au levant,

jouait et rejouait Bashung, mais quand, dans la pièce au couchant,  
la lampe était allumée et ton regard sans retour, que le dialogue  
des souffles se transformait en une histoire

que seul un ange aurait pu écouter calmement jusqu'au bout ;  
notre chant incivilisé était, évidemment, un intolérable  
défi pour le monde ambiant qui existait déjà, assuré

de ses limites. Sciemment, sans culpabilité,  
nous nous riions de lui. Qu'est-ce qui aurait pu nous retenir ?  
Le monde existait, s'efforçant de dormir sur ses rebords

accoutumés (comme, séparément, chacun de nous) ; nous essayions  
d'exister une nouvelle fois, celle qui n'est pas comprise  
dans l'addition générale : exister à haute voix, et même criant

d'amour, ou de colère, de ce qu'en nous il ne peut  
presque rien changer ; nous essayions malgré tout –  
d'être soi selon ce deuxième mode – et quand il nous serait presque

impossible : être toi. Pas contre le monde  
mais à sa place, emplissant de soi sa plénitude virtuelle  
et ordinairement vide. Ce que révèle la nuit dure

aussi le jour ; parfois notre lumière  
brillait plus fort que celle de midi. Ce qui n'est pas nécessaire  
mais seulement indispensable habituellement finit ; c'est ainsi

que nous appelle à retourner dans son labyrinthe  
aléatoire ce monde extérieur : en frappant à minuit  
sur le plancher (c'est-à-dire notre plafond) ; c'est ainsi qu'il

nous colonialise. Puisque, comme nous, il ne croit pas  
que quelque chose peut durer sans lui ? Parce qu'il sait :  
ce qui en lui ne change rien n'a jamais existé ?

27 août 1997

(Traduction : F. C. et l'auteur)

### *DANCE OR DIE*

L'amour c'est rien, disais-tu,  
et le monde est tout. Et le temps,  
ce grand constructeur.

L'amour n'est rien, dis-je,  
il s'empare du monde et ne veut pas le rendre.  
Nous nous servons toujours des mêmes

choses : verres, assiettes,  
table et lit. Mais ce verre  
avec un reste de vin de la nuit

c'est l'amour. Ce couteau  
avec lequel tu pèles une pomme.  
Le bout de gâteau et les bougies. Ils sont

transformés comme nous :  
sortis d'eux-mêmes ils deviennent  
quelque chose de plus que ce qu'ils sont

et ils s'efforcent de durer en équilibre  
auprès d'eux-mêmes, penchés  
en cela qui est plus. Un jour un



regard, tien  
et mien, a ouvert le cercle qui  
maintenant nous enferme et qui

comme si une chose devait être  
branchée pour revivre  
s'ouvre au toucher mais

*Dance or die* sur ton *T-shirt*  
usé je l'ai lu autrement ce matin  
qu'au début, avec l'accent

sur *die*. Dans la cuisine  
où on a mangé, parlé,  
où on s'est tu et disputé tant de fois

nous sommes assis comme en prison,  
nous regardant dans les yeux  
et n'y trouvant plus d'issue.

8 septembre 1997  
(Traduction : F. C. et l'auteur)